

Temps du Carême

Après l'espérance qui est un aspect fondamental du Temps de l'Avent, à savoir une tension confiante vers la Patrie céleste, nous avons vu, pendant le Temps de Noël, l'écoute, spécialement l'écoute des propos du Verbe de Dieu qui nourrit l'espérance. Nous abordons maintenant le Temps du Carême dont un des aspects est « la pénitence ». Cet aspect est bien connu, mais devra être mis au point à cause d'une connaissance insuffisante, et il découle tout naturellement de l'écoute de la Parole ; c'est même à partir de cette écoute que la pénitence est convenablement abordée et comprise. Et en même temps, nous avons vu la pauvreté, disposition indispensable à une bonne écoute.

1) Notre bilan de l'écoute de la Parole

Les trois aspects de l'écoute, « faire attention, s'efforcer de comprendre, et s'engager à répondre », ont été particulièrement mis à l'épreuve à l'occasion de la première partie du Discours sur la montagne : accepter la pauvreté spirituelle donnée par Jésus jusqu'à supporter joyeusement les persécutions pour lui ; entretenir le sel et la lumière que Jésus nous fait devenir ; adopter les commandements infimes selon l'Évangile qui est la plénitude de la Loi et des Prophètes ; chercher une justice qui surpasse celle des scribes et des pharisiens, en combattant la colère, cause du meurtre, le désir adultère et le divorce, le recours déloyal au serment, la vengeance, la haine des ennemis par des bienfaits, afin d'être parfait comme le Père céleste est parfait ; tout cela malmenait notre écoute, attirait notre attention sur notre imperfection qui hésitait à nous confier à la grâce du Christ, et par conséquent nous donnait l'envie de fermer nos oreilles, de réduire les paroles de Jésus à la mesure de notre façon de voir les choses, de dire que l'Évangile est impossible à pratiquer.

Mais en même temps nous entendions la voix de notre conscience et de notre foi nous reprocher de ne pas vouloir écouter Jésus, alors que nous prétendons être ses disciples. Si au moins nous écoutons sincèrement cette voix et réfléchissons dans la foi à cette mauvaise écoute des exigences de Jésus, nous faisons trois découvertes propres à faire taire notre opposition.

La 1^{ère} est que nous nous comportons comme certains disciples de Jésus qui, après son discours sur le Pain de la vie, disaient : « Cette parole est dure ! Qui peut l'écouter ? » (Jn 6,60), et qui, faisant demi-tour, cessèrent de suivre Jésus.

La 2^e découverte est que nous insultons Jésus et blasphémons contre Dieu, et les traitons d'insensés puisque nous prétendons qu'ils nous donnent des commandements impraticables.

La 3^e découverte est que nous déformons la Pensée de Dieu, dès lors que nous disons impossible ce que Dieu dit parfait, autrement dit, nous ne voyons plus l'Évangile comme Jésus le voit et le dit être notre Salut. Cette triple découverte nous informe combien nous ne savons pas écouter. Le remède à ce mal, c'est justement la pénitence.

2) La pénitence salvatrice et donc bienfaisante

Nous avons comme exemple quelqu'un qui a vécu la pénitence suite à son grave péché dû à son manque d'écoute : c'est David. Il n'était pourtant pas, comme nous, sous la Nouvelle Alliance, mais il pleura son péché toute sa vie ; nous en avons un reflet dans le Ps 50 que l'Église reprend après la 1^{ère} lecture de ce 1^{er} Dimanche du Carême. Il avait estimé impossible de renoncer à son amour adultère pour Bethsabée, et de ne pas faire assassiner son mari, Urie, qui l'aurait accusé. Mais, acceptant le reproche du prophète Nathan, sans honte, sans invoquer sa faiblesse, sans tergiverser, sans trouver d'excuses, il a dit simplement de tout son cœur : « J'ai péché contre le Seigneur ! » Et jusqu'à la fin de sa vie, « sa faute était devant lui sans relâche », il s'est confié à la miséricorde de Dieu qui lui avait pardonné, et il a travaillé inlassablement, du fond où il était tombé, à remonter la pente. Il nous a déjà révélé ce qu'est la pénitence.

Jusqu'à la fête de Pâques, à laquelle tend le Carême, nous allons tâcher de bien comprendre ce qu'est la pénitence. Ce que je viens d'en dire constitue son premier élément : la pénitence est la reconnaissance d'une offense faite à Dieu dans l'ordre de ses commandements. Ceci implique d'abord de découvrir le péché commis et donc de savoir ce qu'est le péché. Le sens du péché est un vaste sujet que nous verrons plus tard, mais il importe que nous en connaissions un de ses aspects ; le péché est une désobéissance à ce que Dieu veut, à sa volonté telle qu'il l'a révélée et non telle que nous voulons la considérer. Ceci est très important à retenir. Car celui qui mesure la volonté de Dieu à la mesure de sa capacité et endort sa conscience finit par penser qu'il ne commet plus de péché. La pénitence implique donc d'abord de reconnaître ses péchés à la lumière des commandements de Dieu et de l'Église. Elle implique ensuite, et c'est bien plus important, la confiance en la miséricorde divine, car Dieu attache plus d'importance au retour du pécheur qu'à l'offense qui lui est faite, et c'est justement parce qu'il veut ôter le péché par sa miséricorde qu'il demande au pécheur de reconnaître librement son péché ; comment Dieu pourrait-il enlever le péché, si l'homme dit qu'il n'en a pas commis ? C'est pourquoi l'on dit : « A tout péché, miséricorde ». Il y a ainsi deux péchés très graves : l'impénitence (celle de Caïphe, p. ex.), et le refus de la miséricorde divine, le désespoir (tel celui de Judas qui pourtant reconnaissait son péché).

1^{ère} Lecture : Genèse 2,7-9 ; 3,1-7a

I. Contexte

Le livre de la Genèse raconte les origines et la croissance de l'humanité, puis celles d'Israël, tiré de cette humanité par le choix que Dieu avait fait d'Abraham païen. Moïse, qui vivra plusieurs siècles après l'installation d'Israël en Égypte, a écrit les traditions transmises depuis Adam par Abraham, mais c'était selon l'inspiration du Saint-Esprit et donc selon le sens divin de ces origines et de cette croissance. Il a commencé par l'évocation de la Création qu'on a pris l'habitude de voir décrite en deux récits. Dans le premier récit, l'homme est créé mâle (donnant pour recevoir) et femelle (recevant pour donner) à l'Image de Dieu ; dans le deuxième récit, où se situe notre texte, l'homme est créé de la poussière du sol (ce qui le fait extrêmement faible) et doté du souffle de Dieu (ce qui le fait le roi capable de toutes les créatures terrestres). En Adam (homme et femme) il y a donc deux aspects ou composés : l'âme et le corps ; l'un de nature céleste, l'autre de nature terrestre ; l'un à l'image du Christ (la figure de celui qui-devait-venir, dira Paul dans notre épître), l'autre à l'image de l'animal (l'âme vivante, dira notre texte en 2,7). Ces deux aspects ne font qu'un dans chaque être humain, ils sont unis tout au long de sa vie terrestre. Mais c'est par son aspect corporel et charnel qu'il sera tenté, car c'est son aspect faible.

Notre texte omet la création de la femme et les conséquences du péché que nous aurons à l'Année B.¹ Le fait que le Lectionnaire unit la création de l'Homme et la tentation souligne, plus fortement, que l'Homme sorti des mains du Créateur était immature, inexpérimenté, imparfait, et non dans la plénitude de sa vocation surnaturelle ; comme le disait Irénée de Lyon : « Parce que récent, l'Homme était aussi enfant, inhabitué et inexercé à la discipline parfaite », et c'est pourquoi le Christ, qui remplit et récapitule tout, fut enfant et vécut notre vie d'homme.² Mais, en même temps, sorti des mains de Dieu, Adam était saint, établi dans la justice originelle, et donc capable d'obéir à Dieu et de grandir, avec l'aide de Dieu, jusqu'à atteindre la plénitude du Christ. La tentation lui est donc envoyée pour qu'il grandisse : elle est une épreuve qui affronte sa faiblesse native, afin qu'il réagisse selon la volonté de Dieu qui le guide et le fortifie, et que, de cette façon, il développe ses capacités et progresse vers la maturité de l'homme parfait.

¹ Gn 2,18-24 : 27^e Ord ; Gn 3,9-15 : 10^e Ord B ; Gn 3,9-15.20 : 8 Déc. Immaculée Conception

² Irénée de Lyon, Contre les hérésies, Livre IV, n° 38,1.

II. Texte

1) La création d'Adam et le jardin en Éden (v. 7-9)

v. 7 : La création d'Adam (ou Homme, homme) est décrite en termes uniquement terrestres, charnels, visiblement perceptibles ; même le divin, qui lui est insufflé et le crée à l'Image de Dieu, est exprimé en termes qui nous sont oculairement accessibles. Une comparaison avec le 1^{er} récit de la Création nous aide à comprendre cela :

- Dans le 1^{er} récit, il était dit seulement que l'Homme a été créé « à l'image de Dieu », sans explication, sinon la fonction et l'activité, extérieures encore, qu'il devait exercer : dominer la terre, se soumettre les animaux, être fécond et se multiplier (Gn 1,26-27). Mais « son aspect corporel et terrestre » n'est pas décrit. D'où, la difficulté de savoir ce que veut dire « être créé à l'image de Dieu », jusqu'au temps de la venue du Christ qui révéla que c'était « à l'Image du Fils bien-aimé » (Col 1,13-15).
- Dans notre texte, au contraire, nous apprenons clairement comment Dieu crée l'homme dans son aspect terrestre et visible. En effet :
 - il est « poussière du sol », c.-à-d. le résidu du terrestre, autant dire rien, et Dieu lui a donné une « forme » terrestre en le modelant comme le fait un potier ;
 - « haleine de vie dans les narines » qui exprime aussi un fait bien visible : la respiration de l'homme ; mais elle exprime également la cause de l'homme créé à l'Image du Dieu invisible.
 - « âme vivante » qui donne aussi l'aspect terrestre et visible de l'homme, celui de l'animal. A notre époque matérialiste, certains ont voulu voir, dans toute cette description, l'aspect purement extérieur et tangible, et ont dit que l'homme était seulement un animal supérieur, « âme » signifiant pour eux un « être » (voir l'arbre généalogique des espèces animales).

Voilà ce que nous pouvons percevoir de l'homme créé à l'Image de Dieu : il est négligeable par lui-même (« poussière »), mais il est la plus grande créature terrestre de Dieu (« haleine de vie »).

v. 8 : Le « jardin en Éden » ou « Paradis » (παραδεισος en grec) exprime le milieu de protection pour Adam encore novice, ainsi que l'état de sainteté originelle et d'amitié avec Dieu.

v. 9 : Les arbres que « Dieu fait germer du sol » sont des arbres fruitiers ; ils expriment tout ce dont Adam a besoin pour entretenir sa vie humaine. Ils sont dits « d'aspect attirant », littéralement « désirables ou convoités pour la vue », c.-à-d. « beaux » (comme traduit la Néo-Vulgate et la Vulgate) et « aux fruits savoureux », littéralement « bons à manger ». Ils sont beaux et bons seulement, parce que le beau et le bon sont au niveau de l'homme. Ils sont vrais aussi, mais Moïse ne le dit pas, parce que le vrai convenant à l'homme est au niveau de Dieu, et lui est présenté par Dieu sous forme de l'arbre double, celui de la vie et celui de la connaissance du bien et du mal. Ces deux expressions, « la vie » et « la science du bien et du mal », signifient une sagesse particulière pour la vocation surnaturelle de l'homme, et demandent par conséquent une attitude correcte d'Adam à l'égard de Dieu. De fait, Dieu va dire comment Adam doit considérer ce double arbre de la sagesse montrée par lui.

v. 10-25 (omis) : Ces versets parlent d'abord du fleuve à quatre têtes dans le Paradis. Ils parlent ensuite de l'ordre de se nourrir de tout arbre et de l'interdiction de se nourrir de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui mène à l'arbre de la vie, sous peine de mort, car cette sagesse dépasse l'homme encore enfant, pourrait-on dire, et sera donnée peu à peu par Dieu selon ses interventions et à la mesure de la croissance de l'homme. Cet arbre servira d'épreuve à Adam, et si celui-ci surmonte cette épreuve, il

pourra se nourrir de l'arbre de la vie qui l'immunisera pour toujours contre le péché. Enfin ces versets parlent de la création de la femme.

2) La tentation-épreuve et le péché de la femme unie à l'homme (v. 1-7a)

Nous avons, ici aussi, une description terrestre et visible du mystère de l'Épreuve nécessaire à l'homme, et du Péché qui conduit à la mort. Il y a en effet un mystère de l'Épreuve et du Péché, dont nous connaissons l'existence et avons acquis une certaine définition par leurs conséquences manifestes. Notre texte décrit le prototype de toutes les épreuves et de tous les péchés. C'est pourquoi le péché d'Adam est appelé « originel », encore que ce qualificatif veuille dire plus que cela.

- v. 1 : « Le serpent » : Jean, dans Ap 12,9, l'appelle « Le Dragon, le diable, Satan, le séducteur du monde entier », et dans 1 Jn 4,3, il dit que son suppôt est l'Antichrist. Satan a pris ici une forme visible pour se rendre perceptible au couple humain. Aujourd'hui encore, « le Prince de ce monde » se sert de toutes les réalités terrestres captivantes pour tenter les hommes et s'en prendre subrepticement à eux. « Il est rusé » : la ruse est la tactique du faible qui use de la tromperie pour amener un plus fort que lui à se détruire lui-même. Satan est rusé, parce que, devant la sainteté et la protection divine de la femme, il est faible, lui qui est l'objet de la malédiction de Dieu. Sa tactique insidieuse va consister à dépouiller la femme de ce qui fait sa force : son attachement à Dieu. Sa première offensive est de faire parler la femme pour qu'elle l'écoute ; et pour réussir à amorcer le dialogue, il s'en prend à la vérité qui, la femme le sait, vient de Dieu, mais il la transforme légèrement (« tout arbre ») afin de la pousser davantage à réagir, et il la présente en lui suggérant de la juger, c.-à-d. d'écouter sa propre opinion et pas seulement celle de Dieu ; et pour mieux encore arriver à ses fins et ne pas alerter brusquement la femme, il interroge humblement, avec l'air de vouloir s'instruire. Qui en effet ne répondrait à celui qui lui pose amicalement et modestement une question ?
- v. 2-3 : Sans s'interroger elle-même, la femme tombe dans le piège : elle accepte le dialogue et répond, montrant ainsi que la question du Serpent l'intéresse et mérite d'être examinée et résolue. Certes, elle répond pour rétablir la vérité, car elle a tout de suite compris que le Serpent s'en prenait à l'ordre de Dieu, mais en même temps elle est disposée à juger cette vérité qui est la parole de Dieu, et elle néglige de juger la parole étrange du Serpent. En effet, puisqu'elle sait que le Serpent s'en prend au commandement de Dieu, pourquoi ne rompt-elle pas avec cet interrogateur qu'elle commence à trouver hardi, et pourquoi rappelle-t-elle la menace de mort en y ajoutant une chose que Dieu n'a pas dite : « Vous n'y toucherez pas » ? Pourquoi, sinon parce que la suggestion de Satan lui plaît, concerne un domaine où elle n'a rien à dire, lui fait sentir sa limite dans sa domination sur le monde, éveille en elle l'ennui que lui cause l'interdiction de Dieu. C'est comme si elle répondait au Serpent : « Ce n'est pas tout à fait vrai ce que tu laisses entendre, mais il est quand même vrai que Dieu a imposé un commandement sans demander s'il me plaisait, sans que j'en voie le bien fondé, et en l'accompagnant d'une menace incompréhensible, puisqu'elle me ferait passer d'un état que je connais à un état que je ne connais pas : la mort ».

Ainsi, au nom de cette vérité, la femme détruit la vérité, et cela de trois façons :

- en trouvant sans danger le propos louche du Serpent et en se prenant à croire qu'il s'agit d'une simple ignorance. Elle ne tient donc pas compte de la vérité de Dieu devant la suggestion trompeuse de Satan ;
- en répondant avec complaisance à celui dont elle pouvait deviner la ruse, au lieu de s'en éloigner comme on s'éloigne d'un être malfaisant. Le Serpent ne lui parle que pour porter atteinte à la vérité, et en fait, la femme, se sentant flattée, se plaît à écouter et à supporter le menteur. La vérité est pour elle un jouet de conversation. Mais jouer avec la vérité, c'est la plier à ses goûts personnels ;

- en jugeant la vérité qui relève de Dieu, c.-à-d. en ramenant le divin à la dimension de l'humain et en transformant la vérité pour la rendre acceptable. Mais alors, la vérité n'est plus la vérité.
- v. 4 : Telle est la première victoire de Satan. Il entreprend alors sa deuxième offensive : elle n'est plus maintenant sous forme interrogative comme le fait un disciple, mais sous forme catégorique comme le fait un maître. Car la femme, ayant détruit la vérité, est tombée dans le doute, elle est donc prête à tout écouter et est devenue tout désir d'avoir une réponse qui la rassure. Toujours aussi rusé, le Serpent s'empare du raisonnement que la femme avait fait en elle-même, et il décide avec assurance de lui répondre, mais en remontant ce raisonnement à partir de la fin. Il commence en effet par ce que la femme ignore totalement : la mort. Le reste, la femme le sait, mais la mort lui est inconnue. Elle est donc tout oreille, quand le Serpent lui dit : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! » On gobe facilement ce qu'on ignore et qu'on veut savoir, surtout quand il s'agit d'un danger incompréhensible. La menace de Dieu étant ainsi écartée, Dieu devient inoffensif aux yeux de la femme, et celle-ci en déduit la vanité de l'ordre divin. Le Serpent n'a plus besoin de dire que ce commandement n'a aucune importance et aucun sens ; la femme l'a trouvé elle-même et s'en réjouit. C'est pourquoi, le Serpent entreprend sa dernière offensive que, d'avance, il sait victorieuse, et qui est le but où il voulait en venir, à savoir :
- v. 5 : Il prend la place de Dieu et affirme qu'il connaît parfaitement la pensée de Dieu. Celui-ci menaçait parce qu'il se sentait menacé : aussi, lui seul ; sachant que le fruit de l'arbre interdit donnait la connaissance du bien et du mal, c.-à-d. la sagesse, il a interdit d'en manger, sinon Adam posséderait sa connaissance divine et le détrônerait. Voilà, dit le Serpent, le sens de l'interdiction et la solution à tous les doutes de la femme : elle n'a qu'à manger de ce fruit et en donner à son mari, et alors leurs yeux verront clairement tout ce qui relève de Dieu, et tous deux seront « comme Dieu » ou « comme des dieux ». Affirmation grotesque d'admettre trois Dieux. A la réflexion, dire cela est insensé, mais, dans la vie de tous les jours, ceux qui ne croient pas à Dieu ou le rejettent se prennent pour des dieux, et ceux qui croient en Dieu et veulent l'aimer ont en eux, à leur insu, un coin qui se prend pour un dieu.
- v. 6 : « Et la femme vit » : Selon un point de vue important, la femme peut voir le bien fondé de l'affirmation du Serpent, car Dieu a créé l'homme en vue de le diviniser complètement et a déposé dans son cœur le désir de cette divinisation. Aussi, dans sa folle approbation, enivrée par cette perspective qui comble son désir, la femme croit le Serpent et lui obéit. Quand on a admis le moindre mensonge, quand on trouve le mensonge bienfaisant, et quand on y voit un moyen de salut, le mensonge le plus insensé (devenir Dieu par la désobéissance à Dieu et par l'affirmation de soi comme dieu) prend les apparences de la vérité, et tout est vu de travers. Les yeux de la femme en effet commencent à s'ouvrir, mais c'est sur deux choses contradictoires : l'une est le souvenir exact de ce que Dieu a dit, plus haut, au v. 9 ; l'autre est le mépris souverain de l'interdiction de Dieu donnée au v. 17 (signalée sur la feuille des lectures). Une conséquence de cette contradiction est que la femme voit l'arbre de la connaissance du bien et du mal non pas comme arbre de la sagesse véritable, conduisant au Salut du Christ, mais comme les autres arbres beaux et bons (v. 9) ; elle voit aussi que cet arbre est d'autant plus désirable qu'il « fait comprendre » (puisqu'elle vient, pense-t-elle, de comprendre), bienfait que ne donnaient pas les autres arbres. Alors elle prend le fruit défendu dont elle s'est faite propriétaire, le mange et l'accorde à son mari.
- v. 7a : Il s'ensuit, de fait, que tous deux ont « leurs yeux dessillés », mais ils ne voient pas ce que le Serpent leur avait promis de voir. Ils se voient ou plutôt ils connaissent qu'ils sont nus, c.-à-d. privés de la sainteté et de la justice originelles, séparés de Dieu, livrés à

leur indigence personnelle, et bientôt voués à la poussière (Gn 3,19). Ils ne meurent pas encore physiquement, mais aussitôt moralement et spirituellement. Le mensonge les a fait mourir, parce qu'ils ont écouté le père du mensonge qui est un meurtrier (Jn 8,44).

Conclusion

Le péché est toujours de l'ordre du mensonge, il est contre la Vérité, c.-à-d. contre Dieu, car Dieu est Vérité (Jr 10,10), le Verbe est vérité (Jn 17,17), l'Esprit est Vérité (1 Jn 5,6). Comme notre texte le montre, le mensonge est une qualification du péché originel ; il en est aussi une conséquence qui imprègne tous les hommes (Ps 12,2-5 ; 61,10 ; 115,11). Avant la venue du Serpent rusé et trompeur, du Diable, le père du mensonge, la femme était humble et obéissante, tout attachée à Dieu, reconnaissante d'avoir été comblée des dons divins, sans se poser d'indélicates questions sur ce qui ne la regardait pas. Mais il est vrai qu'elle acceptait passivement ces vérités, et plafonnait activement au niveau du beau et du bon dont les arbres du jardin d'Éden la nourrissaient. Puisqu'elle était destinée à participer pleinement à la nature divine qui est Vérité, il fallait qu'elle ne s'enlise pas dans le beau et le bon, et qu'elle s'adonne activement à la vérité pour progresser, et c'est pourquoi Dieu l'a mise à l'épreuve et a permis au menteur – car tous les anges avaient aussi été tentés sur la vérité – d'être l'instigateur de la tentation. Il était inutile de stimuler la femme à dépasser le beau et le bon, en s'en prenant directement à la vérité qu'elle connaissait et qu'elle admettait totalement et comme allant de soi. Il fallait quelqu'un qui avait connu la Vérité même de Dieu, l'avait refusée, avait été châtié et voulait se venger, qui était capable de faire tomber la femme en s'y prenant adroitement, et pouvait contester facilement l'autorité insupportable de la volonté de Dieu, afin que la femme s'éveille de sa passivité, prenne parti pour la vérité qu'elle connaissait et la défende, apprenne que la vérité n'est pas au niveau de l'homme comme le beau et le bon mais au niveau de Dieu, développe son obéissance à Dieu et sa prudence devant les pièges possibles, découvre le prix bienfaisant du renoncement à soi, et enfin acquière les dispositions intérieures, propres à la réception de la Vérité divine. Si la femme avait fait tout cela et respecté la volonté de Dieu sans s'en détourner, elle aurait été établie dans la Vérité de Dieu et aurait obtenu le fruit de l'arbre de vie, c.-à-d. la vie éternelle. Mais le Serpent est parvenu à lui faire admettre qu'elle n'avait pas intérêt à s'attacher à la vérité déjà connue et à la volonté de Dieu ; et aussitôt elle a accepté ses interventions aimables, en est venue peu à peu à mépriser la vérité acquise, a choisi un semblant de vérité plus conforme au bon et au beau, et donc a préféré le mensonge et commis le péché.

Le mensonge a engendré la désobéissance et l'orgueil. Ceux-ci sont mensongers de deux façons : l'une, parce qu'ils sont fils du mensonge et détruisent l'obéissance et l'humilité qui sont les gardiennes de la vérité ; l'autre, parce qu'ils prennent la place du Dieu de Vérité : ils prétendent savoir mieux que Dieu, alors que l'homme est poussière et que Dieu sait ce qui lui convient. Le mensonge prend naissance quand l'homme veut juger la vérité, et quand on juge la vérité, ce jugement est seulement humain, et dès lors on se trompe toujours parce que la vérité est de l'ordre du divin qui surpasse le jugement humain. On connaît de la vérité juste assez pour l'accepter telle qu'elle est et la mettre en pratique dans l'obéissance et l'humilité. Dit encore autrement, quand on juge la vérité, on la rabaisse au niveau du beau et du bon, et alors on trouve toujours quelque chose à redire. Et quand on reste au niveau du bon et du beau, la vérité qui les dépasse ne paraît ni belle, ni bonne. C'est seulement « celui qui fait la vérité, qui vient à la lumière » (Jn 3,21), qui découvre que la vérité est bonne et belle. Avant de faire la vérité, elle peut rebuter ; mais après l'avoir faite, elle se montre délicieuse. Adam n'a pas su vaincre la tentation : il ne peut accéder à l'arbre de la vie, il gît dans la mort du péché. La pénitence n'est pas encore évoquée dans notre texte, elle le sera juste après ; mais les éléments qui la préparent s'y trouvent : c'est la découverte du péché et du mal qu'il engendre ; et ce n'est pas encore l'aveu du péché qui fait partie de la pénitence, mais la déception qui peut faire naître le désir de la pénitence.

Épître : Romains 5,12-19I. Contexte

Nous sommes au début de la deuxième partie de la lettre de Paul aux Romains : elle montre que la grâce du Christ délivre de la mort et du péché puis de la Loi et de la chair. Le début du chapitre 5 sera vu plusieurs fois. Paul y dit que le Salut s'obtient difficilement à cause du péché de l'homme et de son attachement au péché, mais est possible à cause le l'amour de Dieu qui le réalise par son Fils Jésus Christ.

Vient alors notre texte qui dit comment s'est faite la délivrance du péché par la grâce du Christ. C'est un texte difficile à cause de son extrême concision et de la répétition apparente des mêmes formules. Le Lectionnaire donne une traduction large et simplifiée, et pourtant elle est encore difficile à comprendre. Je vais la dépouiller et en donner seulement les grandes lignes, pour que nous en voyions bien le canevas, et que nous puissions le retenir pour une explication ultérieure (notamment pour les v. 12-15 que nous aurons au 12^e Ord. A).

II. Texte1) Péché et mort, licenciés par la grâce du Christ (v. 12-15)

- v. 12 : Le péché d'Adam avec la mort est entré dans le monde, si bien que tous les hommes ont péché et meurent. Il s'agit du péché originel et de sa conséquence finale.
- v. 13-14 : Avant la Loi de Moïse, le péché n'est pas imputé, car c'est la Loi qui le fait connaître, mais tous les hommes meurent à cause de la faute originelle d'Adam, lequel figurait le Christ qui endossera cette faute.
- v. 15 : Mais la grâce sans prix du Christ est bien plus grande et plus puissante que la faute et la mort, car elle a fait plus que rétablir dans la justice originelle d'Adam, elle a élevé l'homme jusqu'à la Justice de Dieu et la vie éternelle. Ce verset est explicité dans ce qui suit.

2) Comparaison contrastée de la faute et de la grâce (v. 16-19)

a) Concernant la différence de valeur v. 16-17)

- v. 16 : il expose le fait : la perdition et le Salut.
 - Le jugement de la seule faute d'Adam aboutit à la condamnation,
 - mais le pardon de nombreuses fautes aboutit à la justification de tous.
- v. 17 : il expose la cause : l'attitude d'Adam et celle du Christ :
 - Si la faute d'un seul a fait régner la mort,
 - combien plus la grâce du seul Christ fera-t-elle régner dans la vie ceux qui acceptent la surabondance de cette grâce et la justification.

b) Concernant la ressemblance d'action (v. 18-19)

- v. 18 : il expose le fait : la perdition et le Salut :
 - De même que la faute d'un seul conduit à la condamnation de tous,
 - ainsi la justice d'un seul conduit à la justification de tous.
- v. 19 : il expose la cause : le comportement d'Adam et celui du Christ :
 - De même que la désobéissance d'un seul a fait de tous des pécheurs,
 - ainsi l'obéissance d'un seul fera-t-elle de tous des justes.

Conclusion

Adam, en s'élevant contre Dieu, a fait descendre tous les hommes dans la mort du péché ; le Christ, en s'abaissant jusque dans la mort du péché, a fait remonter tous les hommes, qui le reçoivent, dans la justice de Dieu. Le péché et la mort à cause d'Adam, la grâce et la vie par le Christ Jésus, telles sont les deux doubles réalités que Paul oppose, confronte, compare, entrelace et fait interagir, non seulement pour mieux faire saisir l'une et l'autre, mais aussi et surtout pour montrer qu'elles existent l'une pour l'autre, l'une avec l'autre, l'une dans l'autre. Il ne faudrait donc pas voir, dans cette façon d'écrire, une figure de style raffiné et un jeu de phrases entrecroisées, mais une manière d'amener le lecteur à considérer la profondeur et la complexité de l'Œuvre du Salut, de la délivrance du péché et de la mort par la grâce et la vie de Jésus Christ. Ceci est souligné par une petite phrase dont on se demande ce qu'elle vient faire dans l'exposé : Adam était la figure de celui qui devait venir, c.-à-d. du Christ annoncé et préparé par Adam. Le sens en effet est : en créant Adam comme Tête de l'humanité, Dieu songeait déjà au Christ Jésus, et il a fait Adam de telle façon qu'il soit assumé par le Christ ; et comme il savait qu'Adam allait pécher et mourir, il destinait le Christ à être le Rédempteur et la Tête de l'humanité à sauver. Personne, à part et d'une façon vague, les Prophètes et quelques pauvres de YHWH, ne savait cela, car c'est avec le Christ Jésus que cela fut clairement révélé ; tous les hommes expérimentaient seulement le péché et la mort, mais en réalité le Fils de l'homme qui est au ciel était à l'œuvre, d'une manière cachée, dans l'humanité issue d'Adam, pour faire naître dans chaque homme le désir du Salut. D'où, un chassé-croisé de deux réalités : l'une, du péché d'un seul homme atteignant tous les hommes et de la mort de tous les hommes, bien qu'ils n'aient pas commis personnellement la faute d'Adam ; l'autre, de la grâce miséricordieuse et toute puissante apportant la vie éternelle à laquelle Dieu destinait tous les hommes. Ou encore le chassé-croisé du péché non imputé et du règne de la mort, du monde et de la Loi, d'Adam et de Jésus Christ, du jugement et de la grâce, de la condamnation et de la justification, de la désobéissance et de l'obéissance.

La pénitence est également absente de ce texte, sauf une partie du v. 17 : « Ceux qui acceptent la surabondance de la grâce et du don de la justice ». Pourquoi cette absence de la pénitence qui doit se situer entre le péché et la justification ? Parce que Paul veut montrer que Dieu avait décidé de sauver l'homme avant que celui-ci ne se repente. De ce fait, la pénitence n'est pas la demande du pécheur à Dieu de changer d'attitude en ne s'indignant plus contre son péché et contre lui et en se décidant à sauver ; mais elle est la demande à Dieu de rendre le pécheur capable de l'air son péché voulu auparavant et de recevoir dignement le pardon et le Salut qu'il n'a cessé de proposer. La pénitence ne vient pas seulement à la suite des malheurs dus au péché, elle naît aussi et surtout de la rémission du péché par Dieu miséricordieux, obtenue par le Christ et attirant le pécheur au Christ. Et comme cette rémission est gratuite, rien n'empêche objectivement tout pécheur de la recevoir ; si le pécheur la refuse, c'est qu'il est attaché à son péché. Il s'ensuit que la pénitence implique le détachement du péché. Ceci sera vu plus tard. Pour l'instant, contentons-nous des deux points mis en évidence par l'Apôtre : le péché désastreux qui rend humble tous les hommes, et la grâce libératrice méritée par la mort et la résurrection du Christ. Tâchons aussi de revoir, de comprendre et de retenir le petit plan que j'ai donné de cette épître.

Évangile : Matthieu 4,1-11

I. Contexte

Les tentations de Jésus se situent juste après son baptême par Jean Baptiste (voir Baptême du Seigneur A), où il fut investi de sa mission de Messie qu'il était depuis sa naissance, et elles viennent juste avant le début de l'exercice actif de cette mission, où il constituera les premiers éléments de sa future Église (voir au 3^e Ord. A). Que signifie le passage de Jésus par la tentation ? Car elle a tout l'air d'être une préparation directe à sa mission. Jésus est le Fils de

Dieu fait homme, qui a reçu et possède le pouvoir du Père, et en qui demeure la puissance du Saint-Esprit ; il a donc tout ce qu'il faut pour réussir sa mission. Alors, pourquoi devrait-il encore s'y préparer ? Et de plus, ne l'a-t-il déjà pas fait avant les trente ans qu'il a maintenant ?

En fait, le séjour de Jésus au désert pour y être tenté signifie deux choses :

- a) Il s'agit déjà de sa mission, mais il l'accomplit comme Tête de sa future Église. Sa mission en effet ne consiste pas seulement à dire qu'il est le Salut, elle consiste aussi à engager les hommes, dont il a assumé la nature humaine, à renoncer au péché, à vaincre les tentations, à être unis à lui, à le suivre, à entrer dans le Royaume des cieux. Il va donc au désert pour y faire lui-même comme Tête ce qu'il leur demandera de faire, pour entraîner les hommes à agir comme lui. Ce n'est donc pas seulement Dieu, c'est aussi comme homme qu'il dit remplir sa mission ; plus exactement, c'est comme Fils de Dieu à travers son humanité. Or nous avons vu dans la première lecture que l'aspect céleste de l'humain ne pouvait être connu que par son aspect terrestre. A plus forte raison, la mission invisible que le Fils de Dieu a reçue de son Père devait-elle être connue par son humanité visible. Nous verrons donc dans les tentations de Jésus la mission visible que le Fils du Père accomplit sur lui-même par son humanité pour tous les hommes.
- b) Les tentations de Jésus révèlent l'aspect négatif de sa mission : vaincre personnellement Satan, le Serpent, le séducteur du monde entier, avant de le vaincre universellement chez et dans les hommes. Ce mal est non seulement la mort due au péché vainqueur qui règne sur les hommes, mais primordialement Satan et sa tentation d'Adam qui pèsent lourdement sur le monde et sur chaque homme, lui qui a été l'instigateur du péché et le meurtrier d'Adam. Puisqu'il est le prince de ce monde (Jn 14,30), le monde entier lui appartient, comme il le dit à notre v. 9. Évidemment, Dieu règne absolument sur tout, mais, parce que l'homme a choisi Satan pour maître, Dieu tient compte du règne de Satan sur l'humanité perdue. Il y a là un mystère, où le libre-arbitre de l'homme joue un rôle essentiel (voir 6^e Ord. A). Mais ce règne de Satan est un fait bien clair et courant : la virulence inouïe de la méchanceté humaine, et l'énormité des misères, des souffrances, des échecs, des difficultés, des injustices, des persécutions, bref, de tous les maux de la terre.

Le sens général des tentations de Jésus est donc le suivant : dans l'exercice de sa mission messianique, Jésus affronte et renverse, pour lui-même et chaque homme, le règne du diable pour y établir le règne de Dieu.

II. Texte

1) Jésus au désert pour y être tenté (v. 1-2)

- v. 1 : Jésus ne va pas de lui-même au-devant de la tentation, de l'affrontement avec le diable, nom signifiant « diviseur, qui-désunit », qu'on a dans tout le texte, sauf dans l'altercation de Jésus, au v. 10, qui l'appelle Satan qui veut dire « Adversaire, Accusateur ». Mais c'est l'Esprit de Dieu qui lui fait affronter la tentation ; c'est même dans ce but que l'Esprit divin conduit Jésus au désert. Dans la vie terrestre de Jésus, le Saint-Esprit intervient souvent et le fait agir. Nous avons ici deux choses significatives pour nous : le diable ne tente que si le Saint-Esprit le veut bien (songeons à Job 1-2), et nous ne devons pas chercher la tentation (songeons à la 6^e demande du « Notre Père »). Donc, quand la tentation vient, c'est que le Saint-Esprit le permet et garantit son aide : « Dieu ne permettra pas que vous soyez tentés au de-là de vos forces, mais, avec la tentation, il vous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter » (1 Cor 10,13). Avec la grâce de Dieu nous sommes plus forts que le diable et les démons.
- v. 2 : Pendant quarante jours et quarante nuits, c.-à-d. sans discontinuer durant quarante journées entières, Jésus se soumet au jeûne qui est une privation de nourriture terrestre pour exciter la faim de la parole nourrissante de Dieu. Mais pendant tout ce temps, il n'a

pas faim, parce qu'il est lui-même la Parole ou Verbe de Dieu, en plus du fait que son humanité était soutenue et nourrie par sa divinité, comme ce fut le cas de Moïse par la méditation de la Loi que Dieu lui fait comprendre, et le cas d'Élie par la nourriture deux fois donnée par l'Ange du Seigneur dans le désert, et tous deux jeûnèrent aussi durant quarante journées. C'est seulement après cette longue période de jeûne que Jésus a faim, ce qui n'est dit ni pour Moïse ni pour Élie. Il s'agit donc d'une faim spéciale dont souffre son humanité, et d'une faim qui attire le tentateur. Ce dont Jésus souffre, c'est la faim du Salut des hommes, comme il aura un jour soif du Salut de la Samaritaine (Jn 4,7-10). Jésus est le Messie Tête qui doit vaincre Satan, ce que ni Moïse ni Élie ne pouvaient faire. Mais sa faim ne signifie pas seulement qu'elle surpasse celle de Moïse et d'Élie, elle révèle aussi la condition dans laquelle il va accomplir sa mission messianique : laisser la nature humaine à sa faiblesse native. Car c'est par sa faiblesse humaine et non pas sa puissance divine que le règne du diable devait être renversé : Satan avait vaincu Adam, il fallait donc que ce soit l'homme qui vainque Satan. En acceptant sa faiblesse humaine devant celui-ci, Jésus voulait révéler aux membres de son Église qu'ils n'ont pas à redouter leur faiblesse, mais qu'ils doivent y voir la condition, soutenue par Dieu, pour vaincre les tentations et épreuves. Ce que Jésus dira à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance se déploie dans la faiblesse » (2 Cor 12,9), il se l'applique d'abord à lui-même. Il va donc cacher soigneusement sa divinité – ce que le diable essaiera vainement de découvrir en lui disant : « Si tu es Fils de Dieu » – et ainsi il convaincra le diable, pour sa confusion, que c'est vraiment l'homme qui l'a vaincu.

Avant d'examiner les trois tentations de Jésus, il est important d'évoquer les armes dont Jésus se sert pour emporter sa victoire, et dont nous devons aussi nous servir :

- la première est la confiance en son Père qu'il aime et qui dit toujours la vérité. Comme il l'avait fait pour la femme d'Adam, Satan veut amener Jésus à discuter avec lui sur les privations que Dieu lui impose, et à le détourner de Dieu en lui proposant ce qui serait bon et beau à ce solitaire fragile. Mais Jésus, tout fragile qu'il soit, ne se laisse pas prendre à ces pièges du menteur : seule la volonté de Dieu lui suffit, et il s'y confie entièrement ;
- la deuxième est l'autorité des paroles de Dieu, que lui-même comme Verbe envoyé avait déposées dans la Loi. La parole de Dieu est vérité, elle maintient l'union de Jésus à son Père, et elle renverse tous les arguments et les évidences avancés par le diable. Celui-ci le sait bien, puisqu'il va, à son tour, utiliser la parole de Dieu à la deuxième tentation, mais parce qu'il ne peut que mentir, il donnera un faux sens à la parole de Dieu. La deuxième arme de Jésus est donc la parole divine dans son sens véritable qui discerne ses faux sens.

2) Les trois tentations vaincues par Jésus (v. 3-11)

a) La première tentation

Elle se situe au niveau de celle d'Adam et Ève : la nourriture, c.-à-d. le nécessaire qui entretient la vie humaine. Mais Jésus est dans une situation bien différente. D'une part, Adam ne manquait de rien : il ne ressentait pas la faim car il se nourrissait de tous les arbres mis à sa disposition, il était dans un jardin de délices, il était vêtu de la gloire de Dieu, il était immortel, sa nature humaine était dans toute sa force, il dominait tout le créé, il n'était pas affaibli par le péché et ses conséquences ; et de plus, il était tenté sur un petit commandement par un Satan timide et peureux. D'autre part, Jésus au contraire manque de tout : il a faim et n'a rien pour se nourrir, il est dans la désolation du désert, il est privé de sa gloire divine, la nature humaine qu'il a assumée est dans la faiblesse d'une chair semblable à celle du péché, il est soumis au créé, il est mortel, vulnérable, dans l'isolement,

à la merci des bêtes sauvages devenues venimeuses ; et de plus, il est tenté sur l'énorme mission, ordonnée par son Père, de sauver le monde hostile, d'établir dans la peine le règne de Dieu.

- v. 3 : « Fils de Dieu » : cette dénomination est susceptible de recevoir plusieurs sens. Je pense qu'elle fait allusion à la divinité de Jésus dont le tentateur voudrait être certain. Mais Jésus n'en dira rien, puisqu'il veut se présenter comme homme faible, mortel, démuni. Le diable croit donc que Jésus sera plus facilement vaincu que la femme d'Adam. Il lui propose de satisfaire sa faim en changeant des pierres en pains, c.-à-d. il avance deux pièges : le premier est d'user de son pouvoir de se nourrir, son séjour au désert étant terminé ; le deuxième est d'avouer en toute vérité ce qu'il est, sinon il mentirait à propos de sa personnalité.
- v. 4 : Mais Jésus voit ces pièges burlesques et ne se laisse pas prendre. Il répond qu'il doit vivre aussi de la parole de Dieu, puisque Dieu l'a dit en Dt 8,3. Avait-il à répondre, alors que la femme n'aurait pas dû le faire ? Il le doit, parce que tous les hommes tombent dans la tentation à la manière d'Ève qui a répondu, et ont besoin de savoir comment bien répondre. Le diable pensait le vaincre facilement ; à sa surprise, il n'en est rien. Jésus ne veut dépendre que de son Père, et refuse de se détacher de Dieu par une affirmation de soi comme la femme l'avait faite. La volonté de son Père est double : cacher sa divinité sans user de son pouvoir divin, et recevoir de lui seul la nourriture dont il a besoin. Concernant ceci, il dira, en effet, plus tard à ses disciples, un jour qu'il avait faim : « Mon aliment est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4,34) ; et à Pierre qui voulait le détourner de son devoir : « Penses-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père, qui me fournirait aussitôt douze légions d'anges ? Comment alors s'accompliraient les Écritures d'après lesquelles il doit en être ainsi ? » (Mt 10,53-54).

b) La deuxième tentation écartée par Jésus (v. 5-7)

- v. 5 : celle-ci se situe au niveau plus élevé de la sainteté qui, avons-nous vu au 7^e Ord. A, consiste à vivre dans la fidélité à Dieu, devant Dieu et pour Dieu. Le diable en effet l'emmène à la ville sainte et sur le parapet du temple saint. Celui qui est saint dans la crainte de Dieu est respecté et cru des hommes, et il est un privilégié de Dieu qui, à leur faveur, l'exauce, comme il est écrit : « Le Seigneur fait la volonté de ceux qui le craignent » (Ps 144,19).
- v. 6 : Le diable propose à Jésus de faire un acte éclatant devant les hommes rassemblés sur l'esplanade du temple. Jésus demeure dans la faiblesse, puisqu'il est manipulé par le diable. Dès lors, son geste éclatant sera l'aveu irréfutable de sa puissance divine, tue lors de la première tentation, prouvera que Dieu est avec lui et donne son consentement, et obligera les hommes épatés à croire en lui ; et pour que Jésus ne contredise pas la parole de Dieu, le diable affirme que l'effectuation de son geste éclatant sera la mise en pratique du Ps 90,1-12. Ici le piège est quadruple : dévoiler sa personnalité, procurer la gloire de Dieu en échappant à la mort, entraîner les gens à le suivre volontiers, obéir à la volonté de Dieu par la pratique de sa parole.
- v. 7 : Mais Jésus évite ce quadruple piège par une parole décisive : « Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » (Dt 6,16). Il dit en effet que la parole de Dieu ne peut être contredite par elle-même, comme le diable le fait en donnant une fausse interprétation du Psaume ; et pour cela, il montre, par le mot « tenter », le sens véritable de cette parole du Psaume, puis l'impossibilité de faire intervenir la puissance divine et ainsi de dévoiler sa personnalité, enfin l'aberration de soumettre Dieu à la volonté de l'homme. Car « tenter Dieu », c'est forcer Dieu à mettre en œuvre un projet humain qu'il n'a pas demandé de faire (Judith 8,12 ss). C'est le même refus que Jésus

manifestera sur la croix, lorsque les grands prêtres, les scribes, les anciens et les passants lui disaient de descendre de la croix afin de croire en lui (Mt 27,39-43). Jusqu'à la fin de sa vie comme ici, Jésus gardera au cœur la volonté de son Père et la confiance en lui.

c) La troisième tentation rejetée par Jésus (v. 8-11)

- v. 8 : Elle se situe au niveau encore plus élevé du Royaume de Dieu sur les royaumes du monde. Le diable en effet l'emmène de nouveau mais sur une montagne très élevée, et lui montre tous les royaumes terrestres et leur gloire. Il pense révéler à Jésus qu'il a à sa merci sa puissance sur le monde et sur le Sauveur lui-même.
- v. 9 : C'est ce que le diable dit à Jésus : « Je te donnerai tout cela, si ... ». Lui, parce qu'il est le Prince de ce monde, lui donnera tous ses pouvoirs et la soumission du monde entier, si Jésus le prend pour son Dieu et lui obéit. Si Jésus – qui n'oublie pas la mission donnée par son Père – accepte la proposition du diable, tout lui sera soumis ; mais s'il la refuse – car la menace est suggérée dans le propos du tentateur – le monde entier sera contre lui et le tuera, et alors, adieu ! le Royaume qu'il doit établir.
- v. 10 : « Arrière, Satan ! » Satan et le diable évoquent le même être, mais Satan signifie le dominateur de tous les hommes, et le diable veut dire le contradictoire qui veut récupérer dans le peuple de Dieu ceux qu'il se soumettait en tant que Satan. Ici Jésus l'appelle Satan, parce qu'il sait que les Nations et même – il le sait aussi – Israël s'opposeront à lui, mais aussi parce qu'il veut faire des Nations et d'Israël le nouveau peuple de Dieu. Pour cette troisième tentation, nous remarquons que le tentateur dit enfin la vérité, mais une vérité qui porte sur le mal et qui vise à renforcer l'hostilité de Satan à l'égard de Jésus et de sa future Église. Mais quand on considère les personnes, les paroles du diable contiennent un mensonge, car Satan et les hommes ne sont pas au-dessus mais en dessous de Jésus et de Dieu ; ses paroles menaçantes restent cependant vraies puisqu'elles se réaliseront dans le désastre de la vie mortelle de Jésus et dans le déshonneur toléré de son Père, spécialement durant la Passion du Christ de Dieu. Devant ces propos blasphématoires surtout pour Dieu, la réponse de Jésus est rapide : il refuse net et écarte aussitôt Satan, bien qu'il sache que sa réplique signe son arrêt de mort. Car pour lui son Père passe avant tout le reste : les ennemis, Satan et tous les hommes ne veulent pas le règne de Dieu, mais Jésus veut tout ce que Dieu veut. C'est ce qu'il a dit à Pilate : « Mon Royaume n'est pas de ce monde, sinon j'aurais des partisans qui m'empêcheraient d'être livré aux juifs », et il ajoutait : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18,36-37), cette vérité que dans le jardin d'Éden la femme et Adam ont rejetée.
- v. 11 : Dès que Jésus eut émis sa parole intransigeante, « le diable le laisse », à la fois furieux d'être vaincu et confus devant la force morale de Jésus, et son Père lui envoie les anges chargés d'exécuter ses ordres.

Conclusion

Jésus fut tenté comme tout homme, mais aussi comme Messie et comme Tête de son Église. Il a supporté et vaincu toutes les tentations que son Corps mystique et l'humanité ont et auront à affronter, et il a mérité de rendre victorieux des tentations ceux qui lui sont unis et ont confiance en son aide assurée. C'est pourquoi, connaître les tentations de Jésus et savoir comment il les a surmontés nous éclairent beaucoup. En toute tentation, deux choses sont à envisager :

- a) L'objet de la tentation : Jésus a été tenté d'être un Messie heureux, admiré et puissant, mais par fidélité à son Père, il a préféré être, comme tout homme, un Messie souffrant, rebuté et faible. La tentation porte donc sur la volonté de Dieu à vivre dans la pauvreté. Cet état de pauvreté est la condition qui permet de vaincre toute tentation, car il est l'attitude correcte

devant Dieu. C'est pourquoi Jésus a aimé, vécu et recommandé la pauvreté. Celle-ci, qu'Adam avant son péché trouvait normale et bienfaisante, est devenue pénible et trompeuse pour la nature humaine pécheresse. Tout en souffrant parce qu'il portait les péchés des hommes, Jésus trouvait un grand bienfait dans cette pauvreté qui l'établissait dans le bien et le vrai. Outre sa vie cachée, déjà à son baptême par Jean son Précurseur il s'était humilié, et le Père l'avait élevé et le Saint-Esprit l'avait établi dans la paix. Maintenant qu'il est dans la complète pauvreté du désert qui prive de tout, son humanité humiliée a remporté la victoire sur le Prince de ce monde jusqu'ici invincible. L'objet de la tentation est donc tout ce que notre nature pécheresse, contraire à la volonté de Dieu, voudrait acquérir.

- b) Les moyens de vaincre : Jésus a accepté sa faiblesse humaine en s'abstenant de sa puissance divine, a jeûné pendant quarante journées, a supporté et affronté les assauts du tentateur, a accueilli la tentation envoyée par le Saint-Esprit, a refusé sans discuter les suggestions alléchantes du menteur, a répondu par la parole de Dieu, a eu une confiance totale en son Père, s'est soumis à la volonté de Dieu sans s'affirmer lui-même, n'a pas tenté Dieu, n'a pas craint les conséquences effrayantes de son refus des propositions de Satan, a fait fuir celui-ci par l'évocation de Dieu, quand l'adoration due à son Père était compromise. Nous avons là des moyens négatifs et positifs. Les moyens négatifs ou armes défensives sont : - nous accepter tels que nous sommes, sans présumer de nos forces ni être désarçonnés dans la tentation, - rejeter les suggestions toujours mensongères du tentateur qui propose des plaisirs sensibles, culturels, attirants, - jeûner, qui est une privation relevant de la pénitence, - ne pas tenter Dieu par le désir de bienfaits acceptables de ses interventions, - ni non plus minimiser ou lâcher la volonté de Dieu. Les moyens positifs ou armes offensives, sont : - d'une part, la confiance en Dieu d'être victorieux, d'être protégé par lui quoi qu'il arrive, et d'être sûr de recevoir de lui tout ce dont on a besoin ; - et d'autre part, la parole de Dieu qui, telle que Jésus la dit, est vérité, ne peut nous tromper et détruit les paroles fausses du tentateur. D'autres moyens positifs sont indiqués en Éph 6,10-17 qui reprend les armes de Dieu décrites en Sg 5,17-23.

La pénitence est indiquée dans cet évangile : ce sont l'usage du jeûne et la résistance dans la tentation. On ne le dit pas suffisamment : la tentation permise par le Saint-Esprit est un état où la pénitence s'exerce et s'affermi. Le péché étant d'être pour soi-même et contre Dieu, la tentation donne l'occasion d'être pour Dieu et contre soi-même, ce qui concerne bien la pénitence qui est le combat de l'obéissance. Durant son séjour au désert, Jésus a vécu la pénitence, et durant toute sa vie terrestre il la vivra. Parlons aussi du jeûne : il est un moyen d'être pauvre, avons-nous vu au 5^e Ord. A ; il est aussi une des pénitences recommandées dans toute l'Écriture Sainte. Fondamentalement le jeûne est la privation de tout ce qui empêche le cœur et le corps de faire librement et volontiers la volonté de Dieu. Nous sommes encombrés, alourdis, paralysés par bien des choses ; le jeûne nous en débarrasse et nous rend légers et souples, mais cela est l'aspect négatif du jeûne. Son aspect positif est intérieurement et extérieurement la disponibilité forcée à la venue de la grâce de Dieu. On jeûne, parce que le Seigneur est absent ou oublié dans notre vie, parce que, par le péché, nous l'avons écarté. Aussi, le jeûne vise-t-il à ce que le Seigneur revienne, événement possible, car le jeûne attire Dieu et Jésus ressuscité. Ce sens explique aussi le sens véritable de l'ascèse : celle-ci n'est pas une performance louable (ce qui est païen), mais un état d'ouverture à Dieu cherchée et trouvée. Pour le sens véritable du jeûne, voir Mc 2,18-20. Revenons encore un peu aux tentations de Jésus. Nous remarquons que son obéissance à Dieu dans la confiance et l'humilité du cœur met le tentateur en déroute. Quel contraste avec Adam, qui est tombé dans la tentation par la désobéissance, l'orgueil et la méfiance envers Dieu ! Mais aussi, de la part de Jésus, quelle revanche en faveur d'Adam : la défaite de celui-ci dans le jardin de délices est changée en victoire, dans la désolation du désert, par le Fils de l'homme qui est un fils d'Adam.